





Johannes Brahms

Boris Berezovsky piano

Orchestre Philharmonique de l'Oural

Dmitri Liss direction

Concerto pour piano et orchestre n°2 en si bémol majeur opus 83

1- Allegro non troppo	15'52
2- Allegro appassionato	8'08
3- Andante	9'53
4- Allegretto grazioso	8'00

5- Variations sur un thème de Paganini opus 35 (2^e partie)

Thème. Non Troppo presto (la mineur)	9'07
Variation I. (la mineur)	
Variation II. Poco animato (la mineur)	
Variation III. Piano et leggiero (la mineur)	
Variation IV. Poco allegretto (la majeur)	
Variation V. Dolce (la mineur)	
Variation VI. Poco più vivace (la mineur)	
Variation VII. Leggiero e ben marcato (la mineur)	
Variation VIII. Allegro (la mineur)	
Variation IX. (la mineur)	
Variation X. Feroce, energico (la mineur)	
Variation XI. Vivace (la mineur)	
Variation XII. Poco andante (la majeur)	
Variation XIII. Un poco più andante (la mineur)	
Variation XIV. Presto, ma non troppo (la mineur)	

6- Danse hongroise n°1 en sol mineur	2'53
7- Danse hongroise n°2 en ré mineur	2'43
8- Danse hongroise n°4 en fa mineur	4'25

durée: 61'



Un soleil au crépuscule

En 1881, au moment où Brahms finit la composition de son second concerto pour piano, le genre a déjà vécu ses heures de gloire et ne semble plus vraiment à la mode. Chopin, Mendelssohn, Schumann et Liszt – les héros de la génération 1810 – ont donné leurs exemples flamboyants. Wagner, Bruckner ou Mahler, eux, ne veulent guère prendre la relève. Brahms – romantique solitaire – avec l'accueil mitigé de son premier concerto, se trouve abandonné sur le terrain car du côté français, Franck, d'Indy, Chausson ou Fauré restent indifférents au genre. Si Brahms montre d'abord quelques hésitations face à ce genre, il nous offre deux œuvres différentes qui, par leurs indéniables beautés, sont encore au répertoire des pianistes. Son premier concerto s'était déguisé, tour à tour, en sonate pour deux pianos, en symphonie, pour devenir *in fine* un concerto en 1859. On peut imaginer, pour le second, un voyage similaire de la sonate pour piano, en passant par la musique de chambre pour finir en symphonie concertante ou *Concerto pour piano op. 83* en quatre mouvements. Et c'est un soir de novembre 1881, à Budapest, à son piano – en posture hiératique – que Brahms crée son œuvre – entre fougue et tendresse – avec Sándor Erkel à la direction. Pianistiquement, Brahms écrit le *Concerto op. 83* pour lui-même, pour des mains courtes, mais robustes avec une technique ample et rude dont la main gauche est souvent le socle, solide et habile. Avec cette physiologie, le compositeur propose – en ce siècle où la virtuosité fut reine – une nouvelle pyrotechnie : une manière de jouer en empreintes successives, des déplacements latéraux, une écriture par accords denses et copieux ; ce « pianisme » somptueux est dépourvu de gammes fusées, d'arabesques ou de vélocité digitale. En ce sens, Brahms prend ses distances des Chopin, Mendelssohn ou Liszt et révèle une nouvelle façon de penser l'instrument, le clavier.

Au moment de la composition de ce second concerto, la pensée pianistique du compositeur a déjà comme exemples les accords massifs des *Ballades op. 10*, la solidité des 51 exercices, les structures monumentales des trois sonates, l'imagination des *Rhapsodies op. 79* et la poésie de quelques *Klavierstücke* ; mais aussi les *Variations sur un thème de Paganini op. 35*, œuvre redoutable, que Clara avait dans un premier temps refusé de jouer, considérant l'ouvrage de « sorcier ».

Les références, les modèles, sont plutôt du côté des vastes architectures, classiques et charpentées de Beethoven. Brahms offre ici un pendant concertant à la *Sonate « Hammerklavier »* (dans la même tonalité), avec la même façon de construire thématiquement par accords impressionnants et contrepoint rigoureux, ou un prolongement au *Concerto « Empereur »* par la fougue et la grandiloquence du propos. Pourtant, Brahms, sous son apparente rigueur, son opulence germanique et sa maîtrise sans faille, demeure l'homme du doute, de l'incertitude nostalgique, du soleil crépusculaire en cette fin du dix-neuvième siècle. Un enfant se cache derrière l'Empereur. Composé en Italie, le second concerto reste l'œuvre d'un homme du nord fasciné par les paysages couverts de neige, par les brumes qui mangent les sombres forêts. Par ses errances en terres germaniques, l'écrivain français Jean-François Regnard en a laissé de nombreux témoignages : « Ces solitudes affreuses ne laissent pas d'avoir leur agrément et de plaire autant que les lieux les plus magnifiques ». La gravité mélancolique des lumières sourdes, les étendues abandonnées des tableaux de Caspar David Friedrich s'entendent dans le piano de Brahms. Ce monde presque éteint, ces contrées aux eaux froides et gelées, aux silhouettes fantomatiques, trouvent un écho dans l'œuvre du compositeur. L'appel du cor, dès le début du concerto, fait surgir la voix du souvenir, du lointain : son

émouvante simplicité contient l'ensemble – et la noblesse – de toute l'œuvre. C'est de cette cellule, venue du fond de la forêt, que naît l'opus 83. Ces huit notes, données à nu – et alternées par d'élégants arpèges au piano – lancent l'enjeu de l'œuvre. Les paradoxes. La solitude de l'instrumentiste face à l'ampleur de l'orchestre, la nostalgie sereine, la complexité naïve. Brahms avait écrit, vingt ans auparavant, le *Trio pour piano, violon et cor* et ce début de concerto en est le lointain souvenir, l'écho immémorial d'un temps révolu.

Avec cette mémoire ancestrale, l'œuvre s'ouvre sur le vaste paysage, avec le son brumeux et nostalgique d'un instrument qu'il aime plus que tout pour un appel au voyage, pour une épopée romantique – sans doute la dernière. Dans *l'Esprit de l'utopie*, Ernst Bloch note à propos de Brahms : « il a un coloris tel qu'on n'a pas eu tort de comparer sa palette sonore à la lande d'Allemagne septentrionale, qui de loin paraît une vaste surface monotone, mais lorsqu'on y pénètre la grisaille se résout d'un coup en une multitude de petites fleurs et de nuances. À vrai dire, Brahms ne se soucie ni d'illustrer ni d'évoquer, tout au contraire, il veut et il sait condenser le contenu mélismatique avec le goût de la construction organique, il use des anciens procédés polyphoniques les plus minutieux, et vise à une structure organiquement plastique compliquée d'un réseau touffu de lignes mélodiques entrecroisées. » Belle synthèse du style du compositeur, car il est vrai que Brahms, par le duo entre le violoncelle et le piano de l'Andante, sait « condenser le contenu mélismatique avec le goût de la construction organique. » À mi-chemin entre la musique de chambre et la symphonie, l'œuvre cultive les paradoxes, les ambiguïtés.

Les paradoxes passent par l'humour. L'ironie est réelle lorsque Brahms écrit en 1881 à Elisabeth von Herzogenberg : « Je veux vous raconter que je viens de composer un

tout petit concerto pour piano, avec un tout petit scherzo plein de tendresse. » L'Allegro appassionato en question est d'un caractère sauvage, jeu arraché entre le soliste et l'orchestre telle une légende guerrière qui trouve raison dans les couleurs funèbres du trio central. Rien de petit. En revanche, l'humour se caractérise musicalement avec le mouvement final aux allures de valse viennoise, entrelacée d'accents tziganes capricieux. Les *Danses Hongroises* qui complètent cet enregistrement en sont la preuve. Avec ses 46 ans, Brahms n'est certes plus le jeune homme au visage d'ange et aux cheveux longs, mais il n'apparaît pas encore comme ce robuste bourgeois à la barbe qui tombe et à la fumée du cigare qui s'envole devant les yeux clos. Il est un séducteur et chante l'amour.

L'amour impossible même. L'Andante du concerto, exemple le plus sublime, passe sans doute pour la page la plus célèbre du compositeur. L'immense mélodie du violoncelle, enlacée amoureusement par le piano, se transformera en berceuse de la mort, quelques années plus tard dans le lied *Immer leiser wird mein Schlummer* (Toujours plus doux devient mon sommeil). De la même manière, le chant de la clarinette dans la partie centrale, porté par la douceur du piano, cite le lied *Todessehnen* (Aspiration à la mort) de 1878. « Écoute, ô Père qui est aux cieux, du lointain supplie ton fils. » Avec Brahms, le repos éternel devient la douceur de l'abandon, la mélancolie la plus désolée : les opus 116 à 119 en seront les exemples ultimes.

Schoenberg ne se trompait pas lorsqu'il observait que : « Brahms croyait, à n'en pas douter, qu'on se doit de travailler les idées qui vous sont venues par un don du Ciel. » Les beautés immatérielles, supra-terrestres, ne sont-elles pas cachées derrière la grandeur, la jubilation ou l'humour de ce second concerto ? N'est-il pas le jalon dissimulé entre le *Requiem allemand* de 1868 et les *Quatre chants sérieux* de l'année de sa mort ? Les œuvres cheminaient longuement

chez Brahms ; il a lui-même décrit, à propos de quelques-uns de ses lieder, ce long processus de germination. Alors si l'on voit des paysages nordiques dans ce concerto, parions aussi sur des paysages spirituels. L'homme solitaire qui s'attelle à un genre passé de mode, le compositeur qui – sans le dire – décrit ses paysages d'enfance pour affronter, parfois avec humour, souvent avec mélancolie, la mort ne peut être qu'un génie. Mot qu'il conviendrait de rapporter au mot latin *ingenium* : un agencement heureux des facultés de l'âme, une lumière plus pure de l'intelligence. Au crépuscule du siècle, Brahms est le dernier soleil.

Rodolphe Bruneau-Boulmier

BORIS BEREZOVSKY piano

« Nous avons sans aucun doute ici le plus fidèle des successeurs de grands pianistes russes. »

Gramophone

Boris Berezovsky bénéficie d'une réputation de pianiste virtuose, doté d'une finesse et d'une sensibilité uniques.

Né à Moscou, il étudie au conservatoire avec Elisso Virsaladze et prend des cours particuliers avec Alexander Satz. Il fait ses débuts en 1988 à Londres au Wigmore Hall. *Le Times* le décrit alors comme « un artiste exceptionnellement prometteur, d'une virtuosité éblouissante et doté d'une énergie formidable ». Deux ans plus tard il remporte la médaille d'or du Concours International Tchaïkovsky à Moscou.

Boris Berezovsky joue en tant que soliste auprès des plus prestigieux orchestres de notre temps : le Philharmonia de Londres, le Philharmonique de New York, l'Orchestre National Symphonique de la Radio Danoise, l'Orchestre Symphonique de la Radio de Francfort, l'Orchestre NDR de Hambourg, le Residentie Orkest, les Orchestres Symphoniques de Birmingham, de Dallas et de la BBC, l'Orchestre National de France, ou encore le Deutsches Symphonie-Orchester de Berlin avec Marek Janowski.

Boris Berezovsky est particulièrement impliqué dans la musique de chambre. Ses partenaires de prédilection sont Brigitte Engerer, Vadim Repin, Dmitri Makhtin, Alexandre Kniazev avec lesquels il se présente dans de nombreux festivals européens, dont le Festival de Verbier, Salzbourg ou celui de la Roque d'Anthéron.

Il est aussi régulièrement invité dans les séries internationales de récitals les plus renommées. Nous pouvons citer la Série Piano de la Philharmonie de Berlin, la Série Internationale de Piano du Concertgebouw et les grandes scènes de concerts telles que le Théâtre des Champs-Élysées à Paris, le Royal Festival Hall à Londres, le Palais des Beaux Arts de Bruxelles, le Konzerthaus de Vienne, le Megaron d'Athènes. En Janvier 2007, une importante

Carte Blanche lui a été consacrée à l'Auditorium du Louvre. Il s'est notamment produit en Mars 2009 au Royal Festival Hall de Londres.

Il a été nommé « Meilleur instrumentiste de l'année 2006 » lors des *BBC Music Magazine Awards*.

En Août 2004, le DVD que le Trio B. Berezovsky, D. Makhtin, A. Kniazev consacre à Tchaïkovski, avec les Pièces pour piano, violon et violoncelle, et le Trio Elégiaque « A la mémoire d'un grand artiste », reçoit le « Diapason d'or ». Il est notamment présenté sur les chaînes de télévisions Arte et NHK au Japon. Il enregistre le Trio n°2 de Chostakovitch ainsi que le Trio Elégiaque n°2 de Rachmaninov. De nombreux prix lui sont décernés dont le « Choc de la Musique » en France, le « Gramophone » en Angleterre, et le « Echo Klassik Preis » en Allemagne.

Boris Berezovsky a une importante discographie. Notons chez Mirare / Harmonia Mundi, les *Préludes* de Rachmaninov et l'intégrale des *Concertos* de Rachmaninov enregistrée avec l'Orchestre Philharmonique de l'Oural sous la direction de Dmitri Liss, ainsi qu'un CD pour deux pianos avec Brigitte Engerer consacré à Rachmaninov et unanimement acclamé.

Le dernier disque de Boris Berezovsky est sorti en janvier 2010 sous le label Mirare. Enregistré en public au Royal Festival Hall de Londres et à La Grange de Meslay de Tours, il est entièrement consacré à Liszt. A l'occasion de la sortie du disque du *Carnaval des Animaux* de Saint-Saëns, il se produit fin septembre sur la scène du Théâtre des Champs Élysées avec ses partenaires Brigitte Engerer, Henri Demarquette et l'Ensemble Orchestral de Paris.

Durant la saison 2010-2011, il se produit en tournée en Europe avec l'Orchestre Santa Cecilia de Rome/ Antonio Pappano, en Allemagne avec le Philharmonia Orchestra/Tugan Sokhiev, en musique de chambre au Lincoln Center de New York et à Boston, avec Alexander Kniazev, à la Salle Pleyel avec Vadim Repin. ainsi qu'en tournée de récitals dans les principales capitales d'Europe.

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE L'OURAL

Basé à Ekaterinbourg, la capitale de la région de l'Oural, l'Orchestre Philharmonique de l'Oural compte parmi les meilleures formations russes. Fort de plus d'une centaine de personnes et créé en 1936 par le jeune chef Mark Pavermann, il est composé pour l'essentiel de musiciens issus du Conservatoire d'Etat de l'Oural. Après des dizaines d'années passées derrière le « rideau de fer », l'Orchestre s'est fait connaître du monde entier dans les années 1990 grâce à de nombreuses tournées en Europe et des enregistrements discographiques. Les plus grands musiciens ayant joué avec lui ont tous invariablement mis en valeur le son étonnamment équilibré de l'orchestre : l'harmonie du timbre sur un large éventail d'expressions et la noblesse du style concertant. L'essentiel de son répertoire comprend toutes les oeuvres significatives russes et d'Europe de l'Est mais également des oeuvres contemporaines des compositeurs les plus proéminents du XX^e siècle.

L'Orchestre Philharmonique de l'Oural a pu compter sur une collaboration avec de nombreux compositeurs, chefs d'orchestre et solistes, russes et étrangers. Ces dernières années, l'Orchestre a également joué avec de prestigieux artistes : Dmitry Kitaenko, Andrey Boreyko, Michail Pletnev, Natalia Gutman, Mstislav Rostropovich, Elisso Virsaladze, Lina Issakadze, Boris Berezovsky, Alexey Lubimov, Nikolay Lugansky, Gidon Kremer, Viktor Tretyakov, Yury Bashmet, Andrey Gavrillov, Mark Drobinsky, Boris Belkin et Vadim Repin.

L'ensemble a donné plusieurs concerts en Allemagne, Autriche, Belgique, France, Suisse et a participé à de prestigieux festivals tels que : Le Festival International de la Biennale de la musique contemporaine de Zagreb, l'Europalia Russia (Belgique), le Festival International de piano de la Roque d'Anthéron (France), Le Festival de la

Folle Journée de Nantes (France), Le Festival de Radio France Montpellier (France), le Festival de la Folle Journée de Tokyo (Japon), la deuxième édition du « Festival des orchestres symphoniques du monde » à Moscou, ainsi que les prestigieux festivals de musique symphoniques en Russie Crescendo (2007-2008) et Etoiles sur le Baikal (2009).

En Mars 2009, l'Orchestre a donné une série de concert, organisé par le Muzikverein für Steiermark, au Stephaniensaal de Graz.

Rattaché à la Philharmonie de Sverdlovsk, l'Orchestre Philharmonique de l'Oural donne chaque saison une centaine de concerts. Il joue un rôle majeur dans la vie musicale de la région et de sa ville de résidence et vient d'être nommé « Meilleur Orchestre de l'année » en Russie. Depuis 1995, l'Orchestre Philharmonique de l'Oural est placé sous la direction de Dmitri Liss.

DMITRI LISS chef d'orchestre

Diplômé du Conservatoire de Moscou où il étudie chez Dmitry Kitaenko, le directeur artistique de l'orchestre philharmonique de Moscou, Dmitri Liss, né en 1960, commence à travailler avec cet orchestre en tant qu'assistant. Après avoir obtenu son diplôme en 1984, il devient chef de l'Orchestre Symphonique de Kuzbass et il est le plus jeune chef d'orchestre en Russie. En 1995, Dmitri Liss remporte le premier Concours International des jeunes chefs d'orchestre Lovro von Matacic à Zagreb et remplit depuis les fonctions de directeur artistique et de principal chef de l'Orchestre Philharmonique de l'Oural. Entre 1997 et 1999, il est chef russe principal de l'American-Russian Young Orchestra, puis de 1999 à 2003, chef associé du Russian National Orchestra.

Dmitri Liss effectue des tournées aux Etats-Unis, Canada, Japon, Corée, Taiwan et dans de nombreux pays d'Europe. En tant que chef invité, il se produit dans de prestigieux festivals et de nombreuses salles avec des orchestres nationaux comme The Russian National Orchestra, l'Orchestre Philharmonique de Moscou, l'Orchestre Philharmonique de Saint-Petersbourg, The Large Tchaikovski State Symphony Orchestra. Il a joué avec des orchestres tels que l'Orchestre National de France, le KBS Symphony Orchestra (Corée), le Bergen Philharmonic Orchestra, le Trondheim Symphony Orchestra, le Dutch Radio Symphony Orchestra, Hague Residentiorkest, l'Orchestre National d'Ile de France ainsi qu'avec de nombreux orchestres de l'ex URSS.

Chef recherché, Dmitri Liss se produit avec de grands solistes comme Mstislav Rostropovich, Mikhail Pletnev, Andrey Gabrilov, Gidon Kremer, Wynton Marsalis, Yuri Bashmet, Alexander Kniazev, Viktor Tretyakov, Shlomo Mintz, Gilles Apap, Akiko Suwanai, Natalia Gutman, Peter Donohoe, Cyprien Katsaris, Dmitri Bashkirov, Nikolay

Petrov, Vladimir Krainev... Et se produit régulièrement dans de nombreux prestigieux festivals internationaux tels que : La Folle Journée de Nantes et Tokyo, le Festival Radio France Montpellier, La Roque d'Anthéron, Europalia, le « Festival des orchestres symphoniques du monde » à Moscou...

Dmitri Liss a enregistré 6 CDs pour Warner Classics dont les Symphonies n°6 et n°10 de Miaskovsky et les Concertos pour piano n°1 de Tchaikovsky et Khachaturian avec Boris Berezovsky. Avec Mirare, il a enregistré l'intégrale des concertos de Rachmaninov avec Boris Berezovsky, la Symphonie n°6 et Francesca da Rimini de Tchaikovsky, Scheherazade de Rimsky-Korsakov.

M° Liss vient d'être décoré du « Prix de la Nation ».

A setting sun

In 1881, when Brahms was completing work on his Second Piano Concerto, the genre had already experienced its hours of glory and no longer seemed truly fashionable. Chopin, Mendelssohn, Schumann and Liszt – the heroes of the generation of 1810 – had long since produced their flamboyant specimens. Wagner, Bruckner and Mahler had little desire to take up the gauntlet. Brahms the solitary Romantic, after the cool reception accorded to his First Concerto, found himself alone on this terrain, for in France too men like Franck, d'Indy, Chausson and Fauré were indifferent to the piano concerto. Although Brahms initially hesitated to tackle the genre, he finally gave us two very different works whose undeniable beauties have earned them a place in the pianist's repertoire right down to the present day. His first effort had appeared in the successive guises of a sonata for two pianos and a symphony before at last emerging as a concerto in 1859. One can imagine a similar journey for the second, from piano sonata by way of chamber music to end up as a *sinfonia concertante* for piano and orchestra – or rather, Piano Concerto op.83 – in four movements. The work, with its characteristic blend of impetuosity and tenderness, was premiered in Budapest by Brahms himself, seated at his piano in hieratic posture, one evening in November 1881, with Sándor Erkel conducting. In pianistic terms, Brahms wrote the Concerto op.83 for himself, for small but robust hands with an ample, somewhat rough-hewn technique, often grounded in a solid and dextrous left hand. With this physiology in mind, he offered – in an era when virtuosity was king – a new form of pyrotechnics: a playing style composed of successive imprints, lateral shifts, a texture of dense, copious chords; this sumptuous pianism is devoid of rapid scale passages, arabesques, and digital velocity. In this respect, Brahms distanced himself from the likes of Chopin, Mendelssohn or

Liszt and unveiled a new conception of the instrument, of the keyboard. By the time he wrote this second concerto, the composer's pianistic armoury already contained the massive chords of the *Ballades* op.10, the solidity of the 51 Exercises, the monumental structures of the three sonatas, the imagination of the *Rhapsodies* op.79, and the poetry of a few *Klavierstücke* – not to mention the fearsomely difficult *Variations on a Theme of Paganini* op.35, which Clara Schumann had at first refused to play, calling them 'Hexenvariationen', witches' variations.

The references, the models, are to be found in the vast, solidly built Classical edifices of Beethoven. Brahms offers here a concertante counterpart to the 'Hammerklavier' Sonata (in the same key), with the same device of constructing his themes from impressive chords and rigorous counterpoint, or else perhaps a continuation of the 'Emperor' Concerto, given the fire and grandiloquence of the work's intentions. Yet, beneath his apparent rigour, his Germanic opulence and his flawless mastery, Brahms remains a man of doubts, of nostalgic uncertainty, of the sunset glow of his late nineteenth-century era. A child hides behind the Emperor.

Composed in Italy, the Second Concerto remains the work of a northerner fascinated by snow-covered landscapes, by mists enveloping sombre forests. The French writer Jean-François Regnard left many descriptions of such sights from his wanderings in the Germanic lands: 'These awesome wastes never fail to offer their own attractions, with an appeal as great as the most magnificent places.' The melancholy gravity of the muted light and deserted expanses of Caspar David Friedrich's paintings may be heard in the piano music of Brahms. This almost extinct world, these regions with their chilly waters, their ghostly outlines, find an echo in the composer's oeuvre. The horn call right at the start of the concerto conjures up the voice of memory

as from the distance: its moving simplicity already contains the whole work, in all its nobility. It is from this motif come from the depths of the forest that the concerto emerges. These eight notes stated entirely without accompaniment – alternating with elegant arpeggios from the piano – set out the stakes of the work. Its paradoxes. The solitude of the instrumentalist confronting the amplitude of the orchestra, the serene yearning, the naive complexity. Twenty years earlier, Brahms had written the Trio for piano, violin and horn, which the opening of the concerto recollects from afar, like the timeless echo of a bygone age.

With this ancestral memory, the work opens out onto the vast landscape, to the hazy and nostalgic sound of an instrument he loved above all others, summoning us to a journey, a Romantic epic – doubtless the last of its kind. In *The Spirit of Utopia*, Ernst Bloch writes of Brahms: 'His sonic image has quite aptly been compared with the North German heath, which from the distance appears as a wide, monotonous plain, but one sets foot in it and all of a sudden the gray dissolves into a profusion of little flowers and colors. Of course Brahms does not want to paint or compose mood music, rather, he wants to force the melismatic substance together with the pleasure of organic construction, by the meticulous old polyphonic methods, and with a goal of organically plastic articulation, impeded by a warp and woof of scalar lines.'¹ Here is a fine summary of the composer's style, for the duet between solo cello and piano in the Andante does indeed illustrate Brahms's skill in 'forc[ing] the melismatic substance together with the pleasure of organic construction'. Midway between chamber music and the symphony, the work cultivates paradox and ambiguity.

The paradoxes are conveyed through humour. The

irony was genuine when Brahms wrote to Elisabeth von Herzogenberg in 1881: 'I want to tell you that I have just written a tiny little piano concerto with a tiny, tender little scherzo.' The Allegro appassionato in question is wild in character, a frenetic tussle between soloist and orchestra recalling some warlike legend which is motivated by the funereal colours of the central trio. Nothing tiny about it. But Brahms's humour does find properly musical expression in the finale, which has the cut of a Viennese waltz interwoven with capricious gypsy strains. The Hungarian Dances that complete this recording provide further proof of the composer's sense of fun. At the age of forty-six, to be sure, Brahms was no longer the long-haired young man with the face of an angel, but he did not yet look like the sturdy burgher with flowing beard and cigar smoke curling away before his eyes. He was a charmer who sang of love.

Of impossible love, even. The concerto's Andante, the most sublime example of this style, is probably the composer's most celebrated movement. The immense cello melody, amorously enlaced by the piano, will be transformed into a lullaby of death some years later in the song *Immer leiser wird mein Schlummer* (Ever quieter grows my slumber). In similar fashion, the clarinet's song in the central section, softly supported by the piano, quotes the lied *Todessehnen* (Longing for death) of 1878. 'Hear me, Father on high: thy child implores thee from afar.' With Brahms, eternal rest is gained through gentle renunciation and the most desolate melancholy: the *Klavierstücke* opp.116-119 were to be the final instances of this.

Schoenberg was not mistaken when he observed: 'There is no doubt that Brahms believed in working out the ideas which he called "gifts of grace".' Are not the immaterial, celestial beauties hidden behind the grandeur, the

1 - Ernst Bloch (tr. Anthony A. Nassar), *The Spirit of Utopia* (Palo Alto: Stanford University Press, 2000), p.60.

jubilant, or the humour of the Second Concerto? Is it not the missing link between the *German Requiem* of 1868 and the *Four Serious Songs* from the year of his death? Brahms's works went through a lengthy gestation; he himself described this long process of germination with respect to some of his songs. And so, if we see northern landscapes in this concerto, let us wager that there are also spiritual ones. The solitary man who tackles a genre that has gone out of fashion, the composer who – without saying so – describes his childhood landscapes in order to confront death, sometimes with humour, often with melancholy, can only be a genius. A term which, here, should be construed in relation to the Latin word *ingenium*: a felicitous disposition of the faculties of the spirit, a purer light of the intelligence. In the twilight of the century, Brahms is the last sun.

Rodolphe Bruneau-Boulmier

BORIS BEREZOVSKY piano

«Here, surely, we have the truest successor to the great Russian pianists» *Gramophone*

Boris Berezovsky has established a great reputation, both as the most powerful of virtuoso pianists and as a musician gifted with a unique insight and a great sensitivity.

Born in Moscow, Boris Berezovsky studied at the Moscow Conservatory with Eliso Virsaladze and privately with Alexander Satz. Subsequent to his London debut at the Wigmore Hall in 1988, *The Times* described him as *an artist of exceptional promise, a player of dazzling virtuosity and formidable power*. Two years later, he won the Gold Medal at the 1990 International Tchaïkovsky Competition in Moscow.

Boris Berezovsky is regularly invited by the most prominent orchestras including the Philharmonia of London, the New York Philharmonic, the Munich Philharmonic, the Oslo Philharmonic, the Danish National Radio Symphony, the Frankfurt Radio Symphony Orchestra, the NDR Hamburg Orchestra, the Residentie Orkest, the BBC Symphony Orchestra, the Birmingham Symphony Orchestra, the Rotterdam Philharmonic, the Orchestre National de France...

Boris Berezovsky is often invited to the most prestigious international recitals series : The Berlin Philharmonic Piano serie, Concertgebouw International piano serie and the Royal Festival Hall Internatinal Piano series in London, to the great stages as the Théâtre des Champs-Élysées in Paris, the Palace of fine Arts in Brussels, the Konzerthaus of Vienna, the Megaron in Athena... and to the most famous international festivals in Verbier, Salzburg, la Roque d'Anthéron...

His partners in Chamber Music are Brigitte Engerer, Vadim Repin, Dmitri Makhtin, and Alexander Kniazev.

With Teldec, Boris Berezovsky has recorded works of Chopin, Schumann, Rachmaninov, Mussorgsky, Balakirev, Medtner, Ravel and the complete Liszt Transcendental Studies. His recording of the Rachmaninov sonatas was awarded the

“Preis der Deutschen Schallplattenkritik” and his Ravel disc was recommended by *Le Monde de la Musique*, *Diapason*, *The BBC Music Magazine* and the *Sunday Independent*.

Boris Berezovsky also won the *BBC Music Magazine Awards* in March 2006 as Best Instrumentalist.

In August 2004, the DVD of The Tchaïkovsky Pieces for piano, violin and cello and *Trio Elegiaque “A La Mémoire d’un grand artiste”* recorded by the Trio B.Berezovsky, D. Makhtin, A. Kniazev received the *Diapason d’Or*. The DVD was broadcasted on the TV channels ARTE and NHK in Japan.

In October 2004, Boris Berezovsky, Alexander Kniazev and Dmitri Makhtin recorded the Shostakovitch *Trio n°2* and Rachmaninov *Trio Elégiaque n°2*, which were awarded “Choc de la Musique” in France, the “Gramophone” in England, and the *Echo Classic 2005* in Germany.

With Mirare / Harmonia Mundi, Boris Berezovsky recorded the Rachmaninov *Preludes* as well as the complete Rachmaninov *Piano concertos* with the Ural Philharmonic Orchestra conducted by Dmitri Liss, and another CD for two pianos dedicated to Rachmaninov with Brigitte Engerer which received several great prizes. He recorded live at the Royal Festival Hall of London and at La Grange de Meslay in Tours, a CD devoted to Liszt, which has been released in January 2010. The artist also recorded with his partners Brigitte Engerer and Henri Demarquette Saint-Saëns’s *Carnaval des Animaux*.

In 2010-2011, apart from many recitals he will give in the world greatest halls, Boris Berezovsky will be on an European tour with the Santa Cecilia Orchestra and Antonio Pappano, will play with the Philharmonia Orchestra and Tugan Sokhiev, and with Vadim Repin at the Salle Pleyel. He will also give a recital with the cellist Alexander Kniazev at the Lincoln Center of New York and in Boston.

URAL PHILHARMONIC ORCHESTRA

The Ural Philharmonic Orchestra was founded in 1936. Composed of more than one hundred musicians, most of them graduates of the Ural State Conservatory, it has established a reputation as one of the finest symphony orchestras in Russia. After decades spent behind the «iron curtain» it became known all over the world in the 1990s. The foremost musicians from Russia and abroad have performed with it and have invariably commented on the astonishingly balanced sound of the orchestra, the harmony of its timbre over a broad range of expression, and its nobility of style in the concerto repertoire.

The Ural Philharmonic Orchestra is distinguished by its strong roots in tradition but also for its ability to assimilate new sound-worlds; these striking qualities are highly prized by soloists from around the world who have collaborated with the orchestra.

Its core repertoire comprises all the significant works of Russia and Eastern Europe, but also pieces by the major composers of the twentieth century. The Ural Philharmonic Orchestra is undoubtedly the Russian orchestra with the highest level of expertise in contemporary music, and plays a central role in the large-scale festival of classical and contemporary music held in Ekaterinburg each year.

Over its seventy years history many celebrated Russian soloists have appeared with the orchestra, including Heinrich Neuhaus, Emil Gilels, David Oistrakh and Svyatoslav Knuchevitsky; it has played under the direction of such conductors as Nikolay Golovanov, Nathan Rakhlin, Kurt Sanderling, Kyril Kondrashin, Dmitry Kitayenko, Andrey Boreyko.

In recent years it has also performed with such prestigious artists as Michail Pletnev, Natalia Gutman, Mstislav Rostropovich, Elisso Virsaladze, Lina Issakadze, Boris Berezovsky, Alexey Lubimov, Gidon Kremer, Viktor

Tretyakov, Yuri Bashmet, Andrey Gavrilov, Mark Drobinsky, Boris Belkin and Vadim Repin.

The Ural Philharmonic Orchestra made its first tour to Chelyabinsk in 1945. Since then it has given concerts in Germany, Austria, France, Belgium, Japan, Switzerland, Greece, Slovenia, Croatia, Italy and Spain. In 1999 it appeared at the prestigious international festival of contemporary music, the Music Biennale Zagreb and in 2005 participate in festival Europalia Russia held in Belgium and in the festival La Roque d'Antheron in France. In 2007 the Ural Philharmonic Orchestra made part at the festival "Les Folles Journées" held in Nantes (France), Bilbao (Spain) and Tokyo (Japan) and at festival of the World's Symphony Orchestras (Second edition) held in Moscow.

The Orchestra has just been nominated "Best orchestra of the year" in Russia.

DMITRI LISS conductor

Born in 1960, Dmitri Liss is a graduate from the Moscow Conservatory where he studied with the Music Director of the Moscow Philharmonic Orchestra, Professor Dmitry Kitayenko. Dmitri Liss started to work with this orchestra as Kitayenko's assistant. He won the International Competition of Young Conductors «Lovro Matacic» (Zagreb, 1995). Dmitri Liss is Artistic Director/Chief Conductor of the Ural Philharmonic Orchestra since 1995. In 1997-1999 he was Principal Russian Conductor of the American Russian Youth Orchestra. Recently, Liss was appointed Associate Conductor of the Russian National Orchestra (1999-2003). D. Liss has toured all over the world. As a guest conductor he performed with the Russian National Orchestra, Moscow Philharmonic Orchestra, St.-Petersburg Philharmonic Orchestra, Big Tchaikovski State Symphony Orchestra, KBS Symphony (Korea), Bergen Philharmonic Orchestra, Trondheim Symphony Orchestra (Norway), Dutch Radio Symphony Orchestra, Residentieorkest, North Netherlands Orchestra (the Netherlands), Bern Symphony Orchestra (Switzerland), Osaka Philharmonic Orchestra (Japan), Pacific Symphony (the USA), Winnipeg Symphony (Canada), Strasbourg National Orchestra (France), Malmo-Symphony Orchestra, Norrkoping Symphony Orchestra (Sweden), ARSIAN Musica Symphony Orchestra (Spain), Jena Philharmonic Orchestra, Rheinische Philharmonic Orchestra (Germany), Orchestra La Novi Musici (Italy), Janacek Philharmonic Orchestra (Czech Republic), Pomeranian Philharmonic Orchestra, Polish Radio Symphony Orchestra (Poland), Zagreb Philharmonic Orchestra (Croatia), Budapest Philharmonic Orchestra (Hungary), Estonian National Orchestra, Lithuanian State Symphony Orchestra, Transilvanian Philharmonic Orchestra (Romania), State Symphony Orchestra of Georgia, San Miguel Philharmonic Orchestra and Manila Philharmonic

Orchestra (Philippines), symphony orchestras of Moscow, Bern Symphony Orchestra, Switzerland, Bergen Symphony Orchestra, Norway...

In February 2009, he made his debuts with the Orchestre National de France and Arkadi Volodos, reinvited for the season 1010.

D. Liss performed with M. Rostropovich, G. Kremer, M. Pletniev, A. Gavrilov, B. Berezovsky, W. Marsalis, Y. Bashmet, V. Tretyakov, V. Repin, S. Mintz, G. Apap, A. Suwanai, N. Gutman, C. Carr, S. Gabetta, A. Kniazev, B. Belkin, P. Donohoe, C. Katsaris, D. Bashkirov. He took part in numerous international festivals including La Folle Journée de Nantes and Tokyo, Festival Radio France Montpellier, and La Roque d'Anthéron, Europalia in Belgium and "Festival Symphony Orchestras of the world" in Moscow.

In the season of 2005-06 D. Liss recorded 6 CDs for Warner Classics (Miaskovsky's Symphonies Nos. 6 and 10; Tchaikovsky's Piano concerto No. 1, Piano concerto by Khachaturian with Boris Berezovsky) and for Mirare (Harmonia Mundi complete Piano concertos by Rachmaninov with Boris Berezovsky; Tchaikovsky Symphony No. 6 and Francesca da Rimini; Rimsky-Korsakov's Scheherazade and Russian Easter).

M^o Liss has been decorated by the "Prize of the Nation".

Ein Sonnenlicht in der Abenddämmerung

1881, als Brahms die Komposition seines zweiten Klavierkonzerts beendet, hat das Genre bereits seinen ruhmvollen Zenit überschritten und scheint nicht wirklich mehr in Mode zu sein. Chopin, Mendelssohn, Schumann und Liszt – die Helden der Generation 1810 – statuierten flammende Exempel. Wagner, Bruckner oder Mahler wollen ihrerseits kaum eine Nachfolge antreten. Brahms – der einsame Romantiker – mit der gedämpften Aufnahme seines ersten Concertos, findet sich allein und verlassen auf dem Terrain, denn auf der französischen Seite bleiben Franck, d'Indy, Chausson oder Fauré dem Genre gegenüber eher gleichgültig. Brahms zögert zunächst zwar ein wenig vor diesem Genre, er bietet uns aber zwei verschiedene Werke, die aufgrund ihrer unleugbaren Schönheit noch heute im Repertoire aller Pianisten zu finden sind. Sein erstes Konzert verkleidete sich Zug um Zug als Sonate für zwei Pianos, dann als Sinfonie und wird schließlich *in fine* im Jahre 1859 zu einem Concerto. Man kann sich für das zweite eine ähnliche Reise vorstellen, von der Sonate für Klavier über die Kammermusik, um schließlich als Konzertsinfonie oder *Klavierkonzert Opus 83* in vier Sätzen zu enden. Und an einem Novemberabend im Jahre 1881 in Budapest geschah es, dass Brahms – in feierlicher Haltung – an seinem Klavier sein Werk komponiert – zwischen Schwung und Zärtlichkeit – mit Sandor Erkel als Dirigent. Klaviertechnisch gesehen schreibt Brahms das *Konzert op. 83* für sich selbst, für kurze, aber robuste Hände mit einer breiten und harten Technik, wobei die linke Hand oft solide und geschickt den Sockel spielt. Mit dieser Physiognomie bietet der Komponist – in diesem Jahrhundert, in dem die Virtuosität regiert – eine neue Art Feuerwerk: eine Spielart sukzessiver Betonungen, seitliche Wechsel, eine Handschrift dichter und reichlicher Akkorde; dieser prächtige „Pianismus“ entbehrt jegliche raketentartige

Serien, Arabesken oder digitale Geschwindigkeit. In diesem Sinne hält Brahms seine Distanz zu Chopin, Mendelssohn oder Liszt und enthüllt eine neue Art, das Instrument, die Klaviatur zu denken. Im Moment der Komposition dieses zweiten Konzerts drückt sich der pianistische Gedanke des Komponisten in den massiven Akkorden der *Balladen op. 10 aus*, in der Solidität der 51 Übungen, in den monumentalen Strukturen der drei Sonaten, in der Fantasie der *Rhapsodien op. 79* und in der Poesie einiger *Klavierstücke*; aber auch in den *Variationen zu einem Thema von Paganini op. 35*, ein furchterregendes Werk, das Clara zunächst zu spielen ablehnte, da sie es als „Hexenwerk“ ansah.

Die Referenzen und Modelle stammen eher von den großen klassischen und verschnittenen Architekturen Beethovens. Brahms bietet hier ein Konzertpendant für die *Sonate Hammerklavier* (in der gleichen Tonart) mit dem gleichen thematischen Aufbau durch beeindruckende Akkorde und rigorose Kontrapunkte oder eine Verlängerung des Konzerts *Emperor* mit dem Schwung und der Geschwollenheit der Worte. Dennoch bleibt Brahms hinter seiner offensichtlichen Strenge, seiner germanischen Opulenz und seiner tadellosen Meisterschaft ein Mann des Zweifels, der nostalgischen Ungewissheit, eine Sonne in der Abenddämmerung in diesem Ende des neunzehnten Jahrhunderts. Ein Kind versteckt sich hinter dem Kaiser.

Das zweite, in Italien komponierte *Konzert* bleibt das Werk eines Mannes aus dem Norden und dessen Faszination für schneebedeckte Landschaften und Nebelschleier über dunklen Wäldern. Von seinen Irrfahrten durch deutsche Lande hinterließ der französische Schriftsteller Jean-François Regnard zahlreiche Zeugnisse: „Diese furchtbare Einsamkeit birgt doch ihre Annehmlichkeiten und gefällt mitunter ebenso sehr wie die wunderschönsten Orte.“ Die melancholische Schwere der dumpfen Lichter, die verlassen Ebenen der Gemälde von Caspar David

Friedrich entfalten sich im Klavierspiel von Brahms. Diese fast erloschene Welt, diese Gegenden mit ihren kalten, zu Eis erstarrten Seen und gespensterhaften Silhouetten finden ihr Echo im Werk des Komponisten. Der Ruf des Horns, gleich zu Beginn des *Konzerts*, lässt die Stimme der Erinnerung, der Ferne aufkommen: Ihre rührende Simplexe enthält die Essenz – und die Noblesse – des gesamten Werks. Genau aus dieser Zelle, aus den Tiefen des Waldes, entsteht Opus 83. Diese acht Noten, nackt dargeboten – und mit eleganten Arpeggios am Piano alternierend – starten die Herausforderung dieses Werkes. Paradoxe. Die Einsamkeit des Instrumentalisten vor der Bandbreite des Orchesters, die ruhige Nostalgie, die naive Komplexität. Brahms hatte zwanzig Jahre zuvor das *Trio für Klavier, Violine und Horn* geschrieben und dieser Konzertbeginn bildet eine weite Erinnerung daran – das uralte Echo einer längst vergangenen Zeit.

Mit diesem altüberlieferten Gedenken öffnet sich das Werk einer weiten Landschaft mit dem nebeligen und nostalgischen Klang eines Instruments, das Brahms mehr als alle anderen für einen Aufruf zur Reise liebt, für ein romantisches Drama – zweifellos das letzte. In *Geist der Utopie* schreibt Ernst Bloch über Brahms: „er zeigt ein solches Kolorit, dass man nicht Unrecht tut, seine Klangpalette mit der Heide des nördlichen Deutschlands zu vergleichen, die von weitem wie eine riesige monotone Fläche erscheint, doch wenn man in ihre Eintönigkeit eindringt, sich auf einen Schlag in eine Vielzahl kleiner Blüten und Nuancen auflöst. Offen gesagt, Brahms schert sich nicht darum, zu illustrieren oder etwas zu beschwören, ganz im Gegenteil, er will und er versteht es, den melismatischen Inhalt mit dem Geschmack der organischen Konstruktion zu verdichten, er gebraucht aus alten polyphonen Verfahren die minutiösesten und zielt auf eine organisch plastische Struktur ab, die durch ein Netz aus gitterartigen melodischen Linien kompliziert wird.“ Eine

schöne Zusammenfassung des Stils dieses Komponisten, denn Brahms versteht es mit dem Duo zwischen Cello und Klavier Andante freilich „den melismatischen Inhalt mit dem Geschmack der organischen Konstruktion zu verdichten“. Auf halbem Wege zwischen Kammermusik und Sinfonie kultiviert das Werk Paradoxien und Zweideutigkeiten.

Den Paradoxien fehlt es nicht an Humor. Die Ironie ist real, als Brahms 1881 an Elisabeth von Herzogenberg schreibt: „Ich will Ihnen erzählen, dass ich gerade ein klitzekleines Konzert für Klavier komponiert habe, mit einem klitzekleinen Scherzo voller Zärtlichkeit“. Das in Frage stehende Allegro appassionato hat einen wilden Charakter, ein ruppiges Spiel zwischen Solist und Orchester gleich einer Kriegerslegende, die ihre Gründe in den Trauerfarben des zentralen Trios findet. Nichts Kleines. Dagegen zeichnet sich der Humor musikalisch durch die finale Bewegung mit Wiener Walzer Tempi aus, verflochten mit kapriziösen Zigeunerakzenten. Die Ungarischen Tänze, die diese Aufnahme abrunden, sind ein Beweis dafür. Mit seinen 46 Jahren ist Brahms sicherlich nicht mehr der junge Mann mit dem Engels Gesicht und langen Haaren, doch er erscheint noch nicht wie dieser robuste Bourgeois mit langem Bart und Zigarrenrauch, der sich vor den geschlossenen Augen erhebt. Er ist ein Verführer und singt von Liebe.

Selbst von unmöglicher Liebe. Das Andante des *Konzerts*, als erhabenstes Beispiel, gilt zweifelsohne als die berühmteste Seite des Komponisten. Die immense Melodie des Violoncellos, liebevoll verflochten mit dem Klavier, wird sich einige Jahre später in dem Lied *Immer leiser wird mein Schlummer* in eine Wiege des Todes verwandeln. Auf die gleiche Weise zitiert der Gesang der Klarinette im mittleren Teil, getragen von den sanften Klängen des Klaviers, das Lied *Todessehnen* aus dem Jahre 1878. „Höre o Vater, der du bist im Himmel, von weitem fleht dein Sohn.“ Mit Brahms, wird das ewige Epos zur sanftmütigen Hingabe,

zur untröstlichsten Melancholie: Opus 116 bis 119 sind die ultimativen Beispiele dafür.

Schoenberg täuschte sich nicht, als er beobachtete, dass „Brahms ohne jeden Zweifel glaubte, dass man an den Ideen arbeiten musste, die einem als Geschenk des Himmels in den Schoß gelegt wurden.“ Verbergen sich die immateriellen, überirdischen Schönheiten nicht hinter der Grandezza, dem Jubel oder dem Humor dieses zweiten *Konzerts*? Ist es nicht ein verstecktes Zeichen zwischen dem *Deutschen Requiem* aus dem Jahre 1868 und den *Vier ernsten Gesängen* aus dem Jahr seines Todes? Die Werke bahnten sich lange ihren Weg bei Brahms; er selbst hat in Bezug auf einige seiner Lieder den langen Prozess der Keimung beschrieben. Wenn wir also nordische Landschaften in diesem *Konzert* sehen, dann setzen wir auch auf geistige Landschaften. Der einsame Mann, der an ein aus der Mode geratenes Genre andockt, der Komponist, der – ohne es zu sagen – die Landschaften seiner Kindheit beschreibt, um es bisweilen mit Humor, oft mit Melancholie, mit dem Tod aufzunehmen, kann nur ein Genie sein. Ein Wort, das man auf das lateinische Wort *ingenium* zurückführen sollte: eine glückliche Anordnung der Fähigkeiten der Seele, ein Licht mehr für die Intelligenz. In der Abenddämmerung des Jahrhunderts ist Brahms die letzte Sonne.

Rodolphe Bruneau-Boulmier

BORIS BEREZOVSKY Klavier

„Ganz offensichtlich haben wir hier den wahren Nachfolger der grossen russischen Pianisten.“ *Gramophone*

Boris Berezovsky genießt einen Ruf als virtuoser Pianist, der mit einer einmaligen Finesse und Sensibilität gesegnet ist.

Er wurde in Moskau geboren und studierte am Konservatorium bei Elisso Virsaladze und privat bei Alexander Satz. Sein Debüt feierte er im Jahre 1988 in der Londoner Wigmore Hall. Die *Times* beschreibt ihn als „einen außerordentlich viel versprechenden Künstler von fulminanter Virtuosität und mit unbändiger Energie“. Zwei Jahre später gewinnt er die Goldmedaille des Internationalen Tschaikowski-Wettbewerbs in Moskau.

Boris Berezovsky spielt als Solist mit den glanzvollsten Orchestern unserer Zeit: dem London Philharmonic Orchestra, den New Yorker Philharmonikern, dem Dänischen Radio-Sinfonietta, dem Radio-Sinfonieorchester Frankfurt, dem NDR-Sinfonieorchester Hamburg, dem Residentie Orkest, mit den Sinfonieorchestern von Birmingham, Dallas und des BBC, mit dem Orchestre National de France oder auch mit dem Deutschen Symphonie-Orchester Berlin mit Marek Janowski.

Boris Berezovsky engagiert sich besonders im Bereich der Kammermusik. Seine bevorzugten Partner sind Brigitte Engerer, Vadim Repin, Dmitri Makhtin und Alexandre Kniazev, mit denen er bei zahlreichen europäischen Festivals auftritt, u.a. beim Festival in Verbier, Salzburg oder La Roque d'Anthéron.

Außerdem ist er regelmäßiger Gast bei den bekanntesten, internationalen Konzertreihen. Besonders erwähnenswert sind u.a. die Klavierreihe der Berliner Philharmonie, die Internationale Klavierreihe des Concertgebouw und die großen Konzertbühnen, wie das Théâtre des Champs-Élysées in Paris, die Royal Festival Hall in London, das Palais des Beaux Arts in Brüssel, das Wiener Konzerthaus oder das Megaron in Athen. Im Januar 2007 wurde ihm im Auditorium des Louvre ein großes Carte Blanche-Konzert gewidmet. Einen großen Auftritt absolvierte er im März 2009 in der Royal Festival Hall in London.

Bei den *BBC Music Magazine Awards* wurde er als „Bester Instrumentalist des Jahres 2006“ ausgezeichnet.

Im August 2004 erhält die DVD, die das Trio B. Berezovsky, D. Makhtin, A. Kniazev der Musik von Tschaikowski widmet, mit den Stücken für Klavier, Violine und Violoncello, und das Trio *Elégiaque* „Im Gedenken an einen großen Künstler“ „die goldene Stimmgabel“. Präsentiert wird sie vor allem in den Fernsehkanälen Arte und NHK in Japan.

Berezovsky nimmt das Trio Nr. 2 von Schostakowitsch sowie das Trio *Elégiaque* Nr. 2 von Rachmaninow auf. Zahlreiche Preise werden ihm verliehen, u.a. der „Choc de la Musique“ in Frankreich, das „Gramophone“ in England und der „Echo Klassik Preis“ in Deutschland.

Die Diskographie von Boris Berezovsky ist sehr umfassend. Hervorheben möchten wir bei Mirare/Harmonia Mundi die *Préludes* von Rachmaninow sowie sämtliche Konzerte von Rachmaninow, die mit dem Philharmonic Ural Orchestra unter der Leitung von Dmitri Liss aufgenommen wurden, sowie eine CD für zwei Pianos mit Brigitte Engerer, die sich der Musik von Rachmaninow widmet und überall viel umjubelt wurde.

Das letzte Album von Boris Berezovsky erschien im Januar 2010 unter dem Label Mirare. Die Live-Aufnahme aus der Londoner Royal Festival Hall und La Grange de Meslay in Tours konzentriert sich ganz auf Liszt. Anlässlich der Veröffentlichung des Albums *Karneval der Tiere* von Saint-Saëns tritt Berezovsky Ende September auf der Bühne des Théâtre des Champs Élysées mit seinen Partnern Brigitte Engerer und Henri Demarquette und dem Ensemble Orchestral de Paris auf.

Während der Spielzeit 2010-2011 unternimmt er Tournées durch Europa mit dem Orchestra Santa Cecilia aus Rom/Antonio Pappano, durch Deutschland mit dem Philharmonia Orchestra/Tugan Sokhiev, gibt Kammermusik im Lincoln Center in New York und Boston mit Alexander Kniazev, in der Salle Pleyel mit Vadim Repin sowie eine Konzerttournee durch die wichtigsten Metropolen Europas.

URAL PHILHARMONIC ORCHESTRA

Das in Jekaterinburg, der Hauptstadt der Region Ural angesiedelte Ural Philharmonic Orchestra zählt zu den besten russischen Formationen. Das über hundert Mann starke Orchester wurde 1936 von dem jungen Orchesterleiter Mark Pavermann gegründet, es setzt sich im Wesentlichen aus Musikern des staatlichen Konservatoriums des Ural zusammen. Nach Dutzenden von Jahren hinter dem „Eisernen Vorhang“ ist das Orchester in den 1990er Jahren dank zahlreicher Tourneen durch Europa und vielen CD-Aufnahmen in der ganzen Welt bekannt geworden. Die größten Musiker, die mit ihm gespielt haben, hoben allesamt einstimmig den erstaunlich ausgeglichenen Klang des Orchesters hervor: das harmonische Timbre in einer breiten Ausdruckspalette und vor allem den noblen Konzertstil. Das Repertoire umfasst im Wesentlichen alle bedeutenden Werke aus Russland und Osteuropa, aber auch zeitgenössische Werke der wichtigsten Komponisten des 20. Jahrhunderts.

Das Ural Philharmonic Orchestra kann auf die Kooperation mit zahlreichen russischen und ausländischen Komponisten, Orchesterleitern und Solisten zählen. In den letzten Jahren spielte das Orchester außerdem mit prestigereichen Künstlern wie: Dmitry Kitaenko, Andrey Boreyko, Michail Pletnev, Natalia Gutman, Mstislav Rostropovich, Elisso Virsaladze, Lina Issakadze, Boris Berezovsky, Alexey Lubimov, Nikolay Lugansky, Gidon Kremer, Viktor Tretyakov, Yury Bashmet, Andrey Gavrillov, Mark Drobinsky, Boris Belkin und Vadim Repin.

Das Ensemble hat mehrere Konzerte in Deutschland, Österreich, Belgien, Frankreich und in der Schweiz gegeben und an glanzvollen Festivals teilgenommen, u.a.: am Internationalen Biennale-Festival für zeitgenössische Musik in Zagreb, Europalia Russia (Belgien), Festival International de Piano von La Roque d'Anthéron (Frankreich), Festival

de la Folle Journée de Nantes (Frankreich), Festival de Radio France Montpellier (Frankreich), Festival de la Folle Journée in Tokio (Japan), die zweite Ausgabe des „Festivals der Sinfonieorchester der Welt“ in Moskau sowie an den prestigeträchtigen Festivals für Sinfoniemusik in Russland Crescendo (2007-2008) und Etoiles am Baikal (2009).

Im März 2009 gab das Orchester eine Konzertreihe, die vom Musikverein für Steiermark im Grazer Stephaniensaal veranstaltet wurde.

Das an die Philharmonie von Sverdlovsk angeschlossene Ural Philharmonic Orchestra gibt jede Saison rund hundert Konzerte. Es spielt eine wichtige Rolle im musikalischen Leben der Region und seiner Heimatstadt und wurde vor kurzem als das „Beste Orchester des Jahres“ in Russland ausgezeichnet.

Seit 1995 steht das Ural Philharmonic Orchestra unter der Leitung von Dmitri Liss.

DMITRI LISS Orchesterdirigent

Der künstlerische Leiter des Philharmonischen Orchesters von Moskau Dimitri Liss wurde 1960 geboren, studierte am Moskauer Konservatorium bei Dmitry Kitaenko, und begann seine Arbeit mit diesem Moskauer Orchester als Assistent. Nachdem er 1984 sein Diplom erhalten hatte, wurde er Leiter des Sinfonieorchesters Kuzbass und damit jüngster Orchesterleiter Russlands. 1995 gewinnt Dimitri Liss den ersten internationalen Wettbewerb für junge Dirigenten Lovro von Matacic in Zagreb und füllt seither die Funktionen als künstlerischer Leiter und erster Dirigent des Ural Philharmonic Orchestras aus. Zwischen 1997 und 1999 ist er russischer Chefdirigent des American-Russian Young Orchestra, dann von 1999 bis 2003, Partnerdirigent des Russian National Orchestra.

Dimitri Liss begleitet Tourneen durch die USA, Kanada, Japan, Korea, Taiwan und in viele Länder Europas. Als Gastdirigent tritt er bei prestigeträchtigen Festivals und in zahlreichen Konzertsälen mit nationalen Orchestern auf, u.a. mit dem Russian National Orchestra, dem Moskauer Philharmonischen Orchester, den Sankt Petersburger Philharmonikern oder dem Large Tchaikovski State Symphony Orchestra. Er spielte mit Orchestern, wie dem Orchestre National de France, dem KBS Symphony Orchestra (Korea), dem Bergen Philharmonic Orchestra, dem Trondheim Symphony Orchestra, dem Dutch Radio Symphony Orchestra, dem Hague Residentiorkest, dem Orchestre National d'Île de France sowie mit zahlreichen Orchestern der ehemaligen UdSSR.

Als gesuchter Dirigent präsentiert sich Dimitri Liss mit großen Solisten wie Mstislav Rostropovich, Mikhail Pletnev, Andrey Gabrilov, Gidon Kremer, Wynton Marsalis, Yuri Bashmet, Alexander Kniazev, Viktor Tretyakov, Shlomo Mintz, Gilles Apap, Akiko Suwanai, Natalia Gutman, Peter Donohoe, Cyprien Katsaris, Dimitri Bashkirov, Nikolay Petrov, Vladimir

Kraïnev etc. und tritt regelmäßig bei vielen glanzvollen, internationalen Festivals als Dirigentenpult, u.a.: bei der Follé Journée in Nantes und Tokio, beim Festival Radio France Montpellier, La Roque d'Anthéron, Europalia, beim „Festival der Sinfonieorchester der Welt“ in Moskau...

Dimitri Liss nahm 6 CDs für Warner Classics auf, u.a. die Sinfonien 6 und 10 von Miaskovsky und die Klavierkonzerte Nr. 1 von Tschaikowski und Khachaturian mit Boris Berezovsky. Bei Mirare hat er sämtliche Konzerte von Rachmaninov mit Boris Berezovsky, die Sinfonie Nr. 6 und Francesca da Rimini von Tschaikowski und Scheherazade von Rimsky-Korsakov aufgenommen.

Dimitri Liss wurde vor kurzem mit dem „Prix de la Nation“ ausgezeichnet.



Translation / Charles Johnston
Übersetzung / ADT International



Enregistrement à la Philharmonie de Ekaterinburg en Russie, novembre 2010 / direction artistique, montage: Anna Barry – Classicsound / balance : Neil Hutchinson / prise de son: Ilya Petrov, Michal Kontorovich, Shamil Gaynetdinov / Conception et suivi artistique : René Martin, François-René Martin et Maud Gari / Design : Jean-Michel Bouchet LMY&R Portfolio / Réalisation digipack : saga.illico / Photos : Carole Bellaiche / Vincent Garnier (Orchestre) / Stéphane Mahé (Liss) / Fabriqué par Sony DADC Austria. / © & © 2010 MIRARE, MIR 132

www.mirare.fr